

Souvenirs de guerre de Henri LHUILLIER

Article du républicain Lorrain de 1989

Autour de la grande table, avec Jeanne son épouse, nous refaisons ensemble la chronologie de son parcours, l'active en 31 dans les dragons, un premier rappel en 38, un second en 39 ; il est fait prisonnier en juin de la même année et libéré un mois plus tard; en tant qu'Alsacien-Lorrain, « soi-disant pour nous reprendre dans le futur... »: Henri n'était donc pas à Marieulles lorsque les Allemands s'installent en ce début juin. Oh, pas grand chose ne bouleverse la vie du village, l'école en allemand pour les enfants, et puis les hommes qui désertent les champs, « quand on a vu que ça allait mal, on n'a plus travaillé ». Mais les rumeurs d'expulsion pèsent, lourdes d'inquiétude: « on savait bien qu'ils faisaient du nettoyage en Lorraine, et nous n'étions qu'à 5 km de la Meurthe-et-Moselle, donc de la frontière qu'ils voulaient germaniser ». Lorsque Henri Lhuillier revient de captivité le 25 juillet et qu'il retrouve son épouse et ses deux premières filles, à peine âgées de un et deux ans, le village vit donc dans une expectative angoissée.

En Pologne pour notre bien!

« Et puis un beau jour de novembre, voilà deux types de la Gestapo qui convoquent tous les chefs de famille à la mairie; c'est mon père qui était maire à l'époque. Ils nous font un sermon en allemand, notre curé leur demande de traduire et un soldat répond que « pour notre bien ,ils allaient nous envoyer en Pologne ». Puis on a été convoqués les uns après les autres et chacun devait choisir. Tout le monde a naturellement choisi, puisqu'il fallait partir; d'aller en France». Seules resteront trois familles, pour des raisons de santé, ou pour une naissance survenue dans la nuit.

13 Novembre 1939, le village s'éveille comme d'habitude, un peu gourde avec l'hiver, qui approche. « A 8 h du matin, continue Henri, je vais chez mon cousin le Justin. Qu'est-ce que je ne vois pas sur la place, des cars qui tournaient ! A peiné le temps de rentrer qu'il y avait déjà un SS à la maison! ». Les Allemands ont pris position et ont immédiatement placé un homme dans chaque foyer pour hâter l'ordre d'expulsion. Henri Lhuillier poursuit son récit: « Celui que nous avions chez nous, c'était un Allemand gentil, on venait juste de prendre le café, les bols étaient encore sur la table, alors il regarde les enfants et nous fait signe d'emporter le sucre, l'air de dire que nous en aurions besoin ». Jeanne Lhuillier d'ajouter alors: « Comme il était gentil, on lui a encore dit de prendre une saucisse ou quelque chose du cochon qui séchait dans la pièce, mais il n'a pas voulu... ».

Les bagages sont ficelés à la hâte dans une couverture du lit, rassemblement prévu sur la place du village. « On avait droit à 30 kg de bagages et à 2.500 F d'alors. Mais tout le monde avait pris ses précautions et avait soit cousu de l'argent dans les doublures, soit en avait caché dans ses semelles. Mon père avait même glissé un billet de 5.000 F dans son briquet; à la place du coton. Quand il l'a ressorti, il, n'était plus guère présentable ». Autre précaution, les cachettes dans les maisons. On y avait entassé ce que l'on jugeait le plus précieux, «moi j'avais mis le service de ma femme et puis les draps, dans une cachette entre les poutres du plafond ».

11 h 30, l'ordre de départ est donné, Henri Lhuillier va pour monter dans un car, « mais j'avais encore deux bidons remplis de goutte. J'en mets un sous le nez du chauffeur, qui me dit « gut, gut ! ». «T'auras d'la merde! », que j'ai répondu, tel que! » .

L'abbé a vélo

Arrivés à la gare de marchandises de Metz; on s'entasse dans des wagons de troisième classe et le convoi s'ébranle vers l'inconnu. Nouvelle angoisse au cours d'une halte à Frouard, le train prendra-t-il le chemin de la France ou de la Pologne? Soulagement général lorsqu'on est sûr enfin de la destination. Des larmes en gare de Châlons-sur-Marne quand l'armée française présente les armes aux expulsés, rassemblement des familles à Lyon, puis la direction des Pyrénées. A partir de Toulouse, « les » Marieulles, « les » Vezon, « les » Lorry sont déposés au hasard des gares échelonnées sur la ligne. La famille Lhuillier joue avec la chance. On la débarque à Salies-sur-Salat, une station thermale de Haute-Garonne dont les hôtels sont déserts en cette morte-saison. On restera là jusqu'au printemps, dans des conditions somme toute privilégiées quand on sait que d'autres Lorrains à quelques kilomètres de là, ne trouveront, à leur descente du train, que des baraquements abandonnés par les réfugiés espagnols. Henri trouve un emploi dans une usine de métallurgie. Jeanne déniche un logement dans une maison agréable, au-dessus de chez le boulanger, la petite dernière fait ses premiers pas... Le lien entre les Lorrains est maintenu par l'abbé Alfred Maire, curé de Marieulles, qui a suivi ses paroissiens. Il sillonne l'Ariège, le Gers, la Haute-Garonne à vélo pour assurer vaillamment son sacerdoce, mariage ici, communion là, «c'est lui qui est venu chez nous baptiser la petite », ajoute Henri. « Tant que la guerre continuait, on se disait qu'on était bien là». Juin 44, les alliés débarquent. Et le rêve du retour reprend corps. « A Noël, deux ou trois étaient déjà remontés, alors en février, avec mon frère et mon beau-frère, on a pris le train jusqu'à Nancy. Eux avaient leur vélo, moi j'étais chargé des bagages. A partir de Pont-à-Mousson, ils sont partis devant, en estafettes». Lorsqu'Henri, qui pousse une brouette où sont entassées les valises, arrive à Marieulles, les cloches sonnent pour le saluer, « ça c'était un beau moment ! »... Quelques semaines plus tard, il redescend chercher les siens : « Les gens de là-bas ne nous ont pas laissé partir sans rien, nous, ils nous avaient donné trois poules. A la gare de l'Est, on n'entendait que les poules et les coqs des Lorrains qui rentraient, c'était une vraie basse-cour », Et Jeanne de prendre le relais : « En rentrant dans le village c'était incroyable, tous les fils électriques étaient tombés, la maison était éventrée, mais les cloches sonnaient, sonnaient... ». Henri conclut toutefois avec un sourire fier : « Tout ce que j'avais mis dans les cachettes, on l'a retrouvé impeccable ».

Michel Genson.